

L'ARCHE *Editeur*

**Dea LOHER**

Histoire berlinoise

Traduit par  
Laurent MUHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Dea Loher

## HISTOIRE BERLINOISE

BOUM BOUM COGNE LE PILON SUR L'ALEXANDERPLATZ. BALAM BALAM ROULENT LES TRAMS. Bruit, vacarme et affairément partout. Même quand il rentrait chez lui au petit matin après le travail, le bruit le poursuivait encore, BOUM BOUM, avant ce n'était pas comme ça, avant, dans son rez-de-chaussée, dans l'arrière-cour, où il vivait depuis des années, il avait la paix, la plupart du temps en tout cas, aujourd'hui il ne trouvait pratiquement plus le sommeil, il était menacé par tous les bruits de toute la ville, *Alexanderplatz, Potsdamer Platz, Hallesches Tor, Jannowitzbrücke*, partout où il y avait un chantier, le bruit semblait se rassembler, se comprimer, être aspiré et s'engouffrer justement dans son arrière-cour, où ses coups de poing, comme des marteau-piqueurs, faisaient trembler sa fenêtre ne lui laissant aucune paix, ni le jour, ni la nuit, BOUM BOUM.

Il ne résistait qu'avec peine, avec une musique belle et violente, *God is God, Schönheit gibt es nur im Kampf*, à part cela il n'aimait rien écouter, il ne fallait pas non plus qu'on puisse le voir quand il s'abandonnait à sa musique ; de toute façon personne ne savait à quoi cela ressemblait, à l'intérieur de lui. Personne. Il avait consciencieusement masqué sa fenêtre avec un drap noir, à hauteur des yeux il avait percé quelques trous, du diamètre d'une pièce de cinq marks, la fenêtre de la cuisine,

il l'avait barbouillée de suie, noire transparente, il lui fallait quand même un peu de lumière, sinon pour lui, du moins pour son chat, qu'il avait sauvé de la rue et du bruit ; maintenant il était assis sur la planche d'appui et n'avait plus besoin de sortir, il devait toujours l'attendre. Il était son ami. Ami. Aaami. Aaahhmi. Il étirait le mot jusqu'à lui faire perdre sa signification. Aaaaaahhhhhmi. Mais au café ils l'aimaient bien, là, jamais personne ne s'était encore moqué de lui, bon, un client de passage peut-être, mais jamais un collègue. La façon dont ils le traitaient dans l'immeuble par contre, depuis douze ans qu'il était au rez-de-chaussée, depuis qu'à, à, quel âge avait-il à l'époque, qu'à dix-sept ans il était arrivé à Berlin, à *dix-sept ans on a encore...*, ils l'avaient tout simplement oublié, pour eux il était moins qu'une plante, elles, il les voyait leur parler, debout à leur fenêtre ils caressaient les feuilles de leur ficus et puis ils disaient quelques mots à la perruche, ce qu'ils aimaient, ils le retenaient prisonnier. BOUM BOUM, le bruit partout, les chantiers, la *Kochstrasse*, où il allait se promener avant, le *Moritzplatz*, qui rejoint par derrière la *Köpenicker*, il n'allait plus nulle part, il y avait tellement de nouveaux chantiers, sans cesse ils éventraient les rues et le trou restait un trou de bruit pendant des semaines, parfois des mois. En Amérique, ça aussi c'était différent, comme tout d'ailleurs là-bas était différent, mieux le plus souvent. En Amérique, il aurait pu depuis longtemps se procurer une véritable arme, peut-être même plusieurs, il ne serait pas obligé de se balader avec ce pistolet à air comprimé complètement ridicule, qui de toute façon n'effrayerait aucun spécialiste. Et les vrais combattants, c'était tous des spécialistes. De toute façon. Quand il était allé visiter New York, un matin ils avaient mesuré la rue sous les

fenêtres de son hôtel, l'après-midi même ils avaient creusé le trou et changé ou réparé quelque chose, et le lendemain tout était à nouveau goudronné, et seul le revêtement plus foncé rappelait un chantier. On ne pouvait évidemment pas s'attendre à cela ici. Ici, le marteau-piqueur vous poursuivait jusque dans votre sommeil ; quand il croyait avoir enfin échappé au bruit de la rue, c'est la perceuse du voisin d'au-dessus ou d'à-côté qui le tirait de son sommeil, sans cesse ils perçaient des trous dans le mur ou dans le sol ou sciaient quelque chose ou ponçaient ou clouaient quelque chose ; parfois leurs scies allaient jusqu'à lui couper sa sieste, c'est vrai, ils n'avaient pas à travailler de nuit comme lui, ils pouvaient se reposer, eux, la nuit, et ils avaient le temps de s'asseoir au soleil, l'après-midi, mais ils ne le faisaient pas, ils préféraient scier et poncer à tort et à travers pendant des heures, rien que pour l'empêcher de dormir, peut-être même qu'ils plaçaient des micros dans les murs, pour l'écouter dans son sommeil, ou des mini-caméras, pour l'observer. Et tout ça était même légal maintenant, et il ne pouvait rien, absolument rien entreprendre contre.

Seul le dimanche matin, il le sentait, il fallait qu'ils l'écoutent. Debout dans l'arrière-cour, il prêchait en direction du ciel étroit. Il fallait qu'ils comprennent que Jésus était mort pour eux ; il n'y avait plus de Dieu à présent, mais il était l'un des derniers disciples et prêt à sauver le monde de l'Apocalypse. Si seulement ils voulaient l'écouter. BOUM BOUM. Son prédécesseur au café Baba avait été abattu. Vraiment. Abattu pour de vrai. Deux types étaient assis à une table avec une nana, les deux commencent à se prendre la tête à cause de la poule, s'engueulent, fort, se battent, le collègue s'interpose, un des types s'en va en courant, furieux, le collègue

veut le rattraper, pour le calmer, mais il a juste le temps de le voir disparaître au coin de la rue, dix minutes plus tard le type revient, le collègue sourit, dit alors ça baigne, et le mec sort un flingue et pan, mort le collègue. C'était bien sûr en grand dans les journaux. *Nuits berlinoises mortelles ?* Au contraire, le chiffre d'affaire du café tripla. Chacun voulut voir où ça s'était passé. Et être là la prochaine fois que ça arriverait. D'ailleurs ils ont dû embaucher des nouveaux. C'est à cette époque là qu'il s'était procuré le pistolet à air comprimé. A lui, ça ne lui arriverait pas. Parce qu'il était plus rapide. Il le posait parfois sur le rebord de la fenêtre ouverte. Ou visait le ciel du dimanche matin. Qu'il se pointe un peu, celui qui oserait jeter des bouteilles vides sous sa fenêtre le dimanche matin. Ce serait la première et la dernière fois. PAN. Et celui à qui l'avertissement ne suffirait pas serait autrement arrangé que son collègue mort. Les pistolets à air comprimé ne te tuent pas, ils te défigurent juste en peu. Et lui plaiderait la légitime défense. A cette pensée, il riait déjà. Il finirait bien par l'avoir. Elle pensait qu'elle pouvait faire avec lui ce qu'elle voulait, la propriétaire. Une vieille morue, de la haute, qui croupissait à Grönewald entre ses meubles vermoulus et laissait son immeuble ici se dégligner. Pourquoi ne lui donnait elle pas un meilleur appartement, un aux étages supérieurs, pas le peine que ce soit le quatrième, mais au moins le deuxième ou le troisième. Ou au moins, au moins le premier. Histoire de montrer un peu de bonne volonté. Elle le laissait pourrir au rez-de-chaussée, autant crecher directement dans la cave. Et il savait, il savait que tout le monde pensait que chez lui régnait la vermine, ils avaient peur de lui, et ils faisaient bien. Parfois il enfilait ses bottes noires, quand quelqu'un était à la cave, une femme

ou des enfants, et il se postait en haut de l'escalier, pour que d'en bas on ne voit que les bottes. Ils n'osaient plus remonter, et il appuyait plusieurs fois sur l'interrupteur, et attendait que la lumière s'éteigne. Ils croyaient peut-être qu'il faisait ça pour son plaisir ? Année après année il lui avait écrit tous les deux, trois mois pour la supplier de lui donner un appartement plus lumineux. La *supplier*. Aucune réponse. Au lieu de ça, d'autres gens, des étrangers, emménageaient avec la plus parfaite régularité. Du mouvement, il y en avait, mais sans lui. D'abord, elle avait eu la manie des Islandais. Sur les boîtes à lettres, des tas de noms en « dottir », Olofsdottir, Sigurdardottir, Evaldbjarnardottir, jamais il n'aurait imaginé qu'autant d'Islandais voulaient vivre à Berlin Kreuzberg. Cela ne posait pas de problème, ils ne faisaient aucun bruit. Mais ils avaient toujours les meilleurs appartements. Puis, ce fut le tour des Africains. Ils emménagèrent à côté de chez lui, et au début ça ne posait pas de problème non plus, il était resté parfaitement cool. Puis, ils se sont mis à écouter la messe à la radio le dimanche matin, tous ensemble, dix, quinze, vingt Africains écoutant ensemble la messe du dimanche matin en chantant et en priant à tue-tête. Alors que le dimanche matin était le moment où lui prêchait. Où il devait prêcher, où il le fallait. Mince et transparent, il se tenait dans l'arrière-cour et sa voix était avalée par le chant de la messe. Ils avaient tout simplement pris son relais. Il se sentait faible et sans défense. Peut-être allaient-ils l'inviter chez eux ; il attendit, en vain. De temps en temps, des blondes, la quarantaine, incroyablement grosses, se pressaient dans le couloir de l'immeuble, une bière à la main, en pouffant de rire comme des adolescentes ; après, on ne les revoyait plus. Puis un beau jour plusieurs cars de police vinrent se garer

devant l'immeuble et on procéda à des contrôles d'identité, ce qui le mit dans une telle rage qu'il faillit sortir son pistolet à air comprimé, et sous les regards curieux du voisinage, treize Africains en séjour irrégulier furent emmenés, menottes aux poignets ; ils s'étaient cachés dans la cave. Tout l'immeuble chercha à savoir qui avait bien pu les dénoncer. C'est bien sûr lui qu'on soupçonna. Une trahison ! Ils étaient treize, comment pouvait-on manquer à ce point de jugeote. C'était pourtant évident que l'un d'entre eux avait joué les Judas. Mais pourquoi ce Judas était allé trahir ses propre condisciples, ça, lui non plus ne se l'expliquait pas. Partout ces signes qu'il ne comprenait pas. BOUM. BOUM. Maintenant, au rez-de-chaussée, coté rue, il y avait à la place un magasin d'articles pour nouveau-nés, d'occasion, une armada de poussettes encombrant le trottoir, entourée d'un essaim de femmes enceintes, comme des mouches, et dans la vitrine on voit des bébés en plastiques qui font pipi quand on appuie sur le bouton. Et puis un nouvel appartement s'est libéré, et de nouveau c'est une Islandaise qui l'a eu. Cette fois-ci il sortit de ses gonds. Il gueula si fort dans l'escalier qu'il ameuta tous les voisins. Ces zombies des glaces puant le soufre doivent foutre le camp, ils n'ont pas besoin de soleil, moi j'ai besoin de soleil, je veux de la lumière, je veux enfin de la lumière, qu'ils retournent vivre sur leurs glaciers . « Nazi ! » lui dit alors quelqu'un. Je suis pas un nazi, s'écria-t-il, au désespoir. Rouge de colère. Comment pouvaient-ils l'insulter à ce point. Il menait une lutte des classes. Combien y avait-il d'exclus comme lui. T'es taré, mon gars. Tu nous fais pitié. Pauvre fou. Alors qu'est-ce que vous attendez pour me faire interner, hurla-t-il. La nuit suivante, toutes les trois marches, il alluma des bougies de

funérailles, rouges. Ca, c'était pour les victimes. Ils devaient, bordel de Dieu, ils devaient penser une fois, rien qu'une fois aux victimes. Sur le panneau noir de l'entrée il écrivit : **cochons de fascistes, on devrait vous guillotiner**. Ils appelèrent les pompiers, ces petits bourgeois capitalistes de rien du tout qui polluaient l'atmosphère. Après tout qui devait arroser le gazon clairsemé de l'arrière-cour ? Qui le faisait, à part lui ? Qu'ils récupèrent à présent ce qu'ils produisaient jour après jour. Il vida les bennes à ordures dans l'arrière-cour, abattit deux pigeons avec son pistolet à air comprimé, les disposa sur le tas de détritrus en mettant bien en valeur leur cou brisé, y ajouta encore un peu de ketchup, et se félicita de la vive émotion que tout cela provoqua. Voilà ce que vous léguerez à vos enfants, s'écria-t-il, l'ordure et la mort, Jésus est mort pour vous, et le monde entier doit mourir pour vous. Silence. Pour une fois, il avait réussi son coup. Puis il téléphona à la Hongroise du quatrième étage, celle qui n'arrivait pratiquement plus à monter les marches avec sa canne, oui, dit-il dans le combiné, je sais que c'était vous, c'est vous qui avez appelé la police à cause des Noirs, parce que vous ne supportiez pas que ça sente la cuisine dans tout l'immeuble, tous les jours, toute la cage d'escalier envahie, jusque dans les appartements, à longueur de journée cette odeur de poulet, de légumes, de riz au curry, alors que votre pauvre petit enfant est mort de faim pendant la guerre... Il attendit le premier sanglot, puis il raccrocha. Elle lui faisait de la peine. Il aimerait bien monter chez elle maintenant, la prendre dans ses bras et la consoler. Mais il n'avait pas le droit de monter là-haut. Il n'avait rien à y chercher. Il regarda où était passé son chat. Personne ne sait à quoi cela ressemble à l'intérieur de lui. Personne.

Note : *Les passages en majuscules sont extraites de Berlin Alexanderplatz d'Alfred*

*Döblin.*

Traduction : Laurent Muhleisen

Copyright : VERLAG DER AUTOREN, 2000.